

Verdun, symbole de la Grande Guerre

Par Antoine Prost, professeur émérite – Université Paris I, Panthéon Sorbonne

Ce texte est extrait de l'article rédigé par Antoine Prost pour le guide pédagogique des Classes Genevoix.

Devant une nouvelle entreprise de construction mémorielle, il n'est pas inutile de s'interroger sur les étapes et les démarches qui ont fait de Verdun un lieu de mémoire exceptionnel, au point qu'il résume et symbolise à la fois toute la guerre de 1914. Cette bataille est la seule qui soit commémorée par une cérémonie au monument aux morts dans la ville où j'habite : ni la Marne, ni le Chemin des Dames n'ont reçu semblable reconnaissance. Il n'y a pratiquement pas de ville où une rue, une place, une avenue ne soit dédiée à Verdun. Bref, aujourd'hui encore, la guerre de 1914 c'est Verdun, et réciproquement. Comment ce lieu a-t-il pris une telle valeur symbolique ?

Le temps de la guerre

La première question est de savoir si Verdun n'était pas déjà un haut lieu de l'identité nationale avant la bataille. On a beaucoup écrit, en effet, que c'était en raison de sa valeur symbolique qu'il avait été choisi comme objectif de la grande offensive allemande. Le Kronprinz lui-même a affirmé que le commandant en chef, Falkenhayn, voulant "saigner" l'armée française par une bataille d'usure, a recherché des villes pour lesquelles les Français se feraient tuer jusqu'au dernier, et qu'il a hésité entre Verdun et Belfort. Mais cette affirmation date de 1921, alors qu'on connaît l'issue de la bataille et que Verdun a déjà acquis son statut. Elle prend l'effet pour la cause. En vérité, avant la guerre, Verdun n'était pas investi d'une forte charge symbolique. C'était une sous-préfecture comme beaucoup d'autres, et le traité de 843 était bien oublié, sauf de quelques érudits. Une preuve de ce statut banal est fournie par l'attitude des militaires, qui en organisent bien mal la défense, prélevant les canons lourds des forts de ceinture (Douaumont, Vaux) pour renforcer l'artillerie du front. Si les Allemands avaient voulu viser une ville hautement symbolique, ils auraient plutôt choisi Reims, la ville du sacre des rois.

En fait, d'évidentes raisons militaires faisaient de Verdun un objectif privilégié : le saillant de Verdun constituait pour les Allemands une menace, comme un coin enfoncé au centre de leurs lignes, et le réduire améliorerait sensiblement leur position ; or le petit nombre des ponts rendrait difficile aux Français la défense de ce saillant sur la rive nord de la Meuse ; de toute façon, pour alimenter l'énorme bataille à laquelle ils seraient contraints, ils ne disposeraient que d'une unique route et d'une voie ferrée étroite. Le choix des Allemands s'explique par des raisons d'ordre stratégique et nullement symbolique. C'est la bataille qui confère à Verdun sa valeur symbolique, et ce dès les premières semaines, plus précisément entre le 21 février et le 9 mars 1916. A peine l'attaque lancée, tout le pays retient son souffle devant son ampleur.

A cette époque de la guerre, on croit toujours à la percée ; on y croira encore l'année suivante, quand Nivelle lancera sa désastreuse offensive du Chemin des Dames. Or dans l'imaginaire collectif, celui qui réussit à percer gagne la guerre. L'enjeu de la bataille qui s'engage est aussitôt perçu comme décisif.

D'où l'émotion du Président de la République par exemple, qui veut se rendre sans attendre sur les lieux : repoussé à deux reprises, son voyage a lieu finalement le 1er mars. D'où l'ordre de défendre Verdun sur la rive droite et de ne pas céder un pouce de terrain : un repli tactique sur la rive gauche, plus facile à défendre, a été envisagé par Pétain, mais Joffre et les politiques n'ont pas voulu en entendre parler. L'offensive allemande enrayée, contenue, mais non encore repoussée et éteinte, Verdun devient l'endroit où il faut être allé. C'est là que les choses importantes se passent. On est étonné, quand on lit les témoins, de voir le général en chef recevoir des académiciens, des ministres, des députés, des journalistes, les inviter à déjeuner, les confier à des officiers qui leur font visiter des lieux où leur présence ne causera aucune perturbation, mais qui leur permettront de se mettre en valeur une fois rentrés à Paris. En quelques semaines, pour les milieux officiels ou mondains, Verdun est devenue un lieu connu et essentiel : là se joue le sort de la Nation.

Pour les soldats, il en va de même, mais d'une autre façon. Verdun est la seule bataille à laquelle presque tous les soldats aient pris part. Cela tient au principe de la "noria", imposé par Pétain. Celui-ci a voulu, en effet, que les troupes ne soient engagées à Verdun qu'une seule fois, et que les hommes ne remontent pas en ligne là où ils laisseraient forcément nombre de leurs camarades. Les régiments engagés à Verdun étaient donc relevés par des régiments venus d'autres fronts, et ils étaient envoyés au repos, puis en ligne dans d'autres secteurs. L'engagement de la bataille de la Somme, le 1er juillet, fit appliquer moins strictement ce principe, mais à la fin de l'année, sur 95 divisions que comptait l'armée française, 70, soit les trois-quarts, avaient été engagées à Verdun. Très vite connue des soldats, le système de la noria fait que, pour eux, Verdun commence avant Verdun. Comme tout le monde, ils savent qu'une grande bataille est engagée, dont dépend l'issue de la guerre et ils s'attendent à y monter en ligne : leur tour viendra. Ils ont entendu parler de Douaumont et de Vaux, ils connaissent vaguement ces lieux de sinistre réputation.

Dès qu'on annonce au cantonnement que le régiment va changer de secteur, chacun pense que, cette fois, ce va être Verdun. Souvent d'ailleurs, par les nuits calmes, on entend à plus de 50 km le grondement du bombardement de Verdun. Quand on approche, l'ambiance sonore est dominée par ce tonnerre qui enfle progressivement et dit à lui seul l'intensité du combat : on sait que ce sera l'enfer. On croit aussi que les unités ne sont relevées qu'après avoir subi un certain niveau de pertes. Bref, ceux qui s'en sortiront, cette fois, auront vraiment de la chance.

Dans les camions qui conduisent les renforts à Verdun, c'est ce qu'on chante :

*Adieu la vie, adieu l'amour, adieu les femmes,
C'est pas fini, c'est pour toujours de cette guerre infâme.
C'est à Verdun, Douaumont ou Vaux
Qu'on va laisser sa peau,
Car nous sommes tous des condamnés,
C'est nous les sacrifiés.*

Pétain décrira très bien le climat de ces relèves dans son discours à l'inauguration de l'Ossuaire, en 1927 : « Chaque soir, à la nuit tombante, on voyait de petites colonnes gravir les côtes en direction des plateaux où fumait la bataille : files d'hommes silencieux et graves, conscients du sort qui leur était réservé. » Imaginée par avance, l'épreuve dépassait pourtant l'anticipation. "Nos hommes, dira Pétain, souffraient et peinaient au-delà de ce que l'on peut imaginer." Jamais l'artillerie ne s'était encore déchaînée à ce point.

Au 15 juillet, les Allemands avaient tiré vingt-et un million d'obus de calibre supérieur à 120 mm., soit environ un obus par mètre carré du champ de bataille. Son paysage même atteste l'ampleur épouvantable du bombardement : plus de tranchées visibles, un sol troué d'entonnoirs comme une peau marquée par la petite vérole. Plus de lignes visibles : rien que des trous d'obus, où il fallait s'installer tant bien que mal et tenir, repoussant l'ennemi à coups de grenades. Dans ce terrain bouleversé où les repères manquaient, le ravitaillement était pratiquement impossible à assurer, ce qui ajoutait la faim et la soif à l'épreuve du bombardement. Ces conditions épouvantables font de la bataille de Verdun l'une des plus dures de la guerre.

A-t-elle pour autant été la plus dure ? Ce n'est pas certain. Si l'on s'en tient à cet indicateur grossier qu'est le nombre des pertes, 250.000 hommes sont morts à Verdun, du 21 juin au 24 octobre. On a du mal à imaginer ce que représente un tel chiffre. Tentons-le cependant et imaginons ces morts, couchés à terre les uns à côté des autres, épaule contre épaule : il faudrait 150 kilomètres pour les ranger ainsi.

C'est énorme. Mais la retraite de Charleroi et la bataille de la Marne, où les fantassins montaient à l'assaut en pantalon garance sous le feu des mitrailleuses, ont coûté 400.000 hommes. La bataille de France, du 10 mai au 25 juin 1940, a fait 100.000 morts. 100.000 morts en six semaines, c'est beaucoup plus que 250.000 en six mois. Pourtant, dans la mémoire collective, on a l'impression que l'armée française ne s'est pas battue en 1940 et que Verdun a été au contraire une hécatombe. Si dure qu'elle ait été, la bataille de Verdun est entrée dans la mémoire collective comme la grande bataille de la guerre avant tout parce qu'elle a été vécue comme la bataille décisive, celle où la nation jouait son sort, et parce qu'elle est la seule bataille à avoir été faite par la quasi-totalité des soldats. Son exceptionnalité réside dans son enjeu, et dans la noria qui en a fait l'épreuve la plus communément partagée.

Président-Fondateur : Maurice Genevoix de l'Académie française